

Inutile de dire à quel ravage ils se livrèrent. Le personnel de l'hôtel, massé contre la boiserie, entendait avec effroi s'écrouler les potiches et les tentures. Enfin quelqu'un eut la bonne idée d'appeler à l'aide les employés du Jardin d'Acclimatation qui accoururent et pénétrèrent dans le repaire. L'un des matous fut exécuté d'un coup de revolver et l'autre réintégré dans la cage. Mais il incombe à Melba de solder un compte prodigieux de dégâts ; il est vrai qu'il lui reste la fourrure du défunt.

Deux événements matrimoniaux agitent tout Paris. L'un est le mariage du jeune Duc de Chaulnes à Mlle Gebhart, la riche héritière américaine. Ce nom de Chaulnes ramène à l'esprit toute la tragique histoire de cette pauvre duchesse qui se vit enlever ses enfants et périt dans la misère, échouée dans un grenier, pauvre névrosée et morphinomane, après avoir connu tous les enivremens de la beauté et de la richesse. L'autre, c'est l'union romanesque du prince Robert de Broglie, âgé de 21 ans, avec la baronne Deslandes, brillante divorcée qui frise adorablement la trentaine. Le prince Amédée de Broglie, le père, fit tout pour empêcher le mariage, mais les tourtereaux s'enfuirent à Londres où ils furent mariés par un prêtre compatissant. La famille attaque la validité de l'union et M^{re} Labori est l'avocat des évadés. Tous les grands noms de France s'entremêlent à cette escapade amoureuse.

Rostand vient de terminer un grand drame héroïque qui s'appellera "Jeanne d'Arc." On avait constamment cru qu'il le destinait à Sarah Bernhardt. Mais la "Divine" devra, paraît-il, s'en passer, comme elle lamente aujourd'hui le retrait de la "Sainte-Thérèse de Catulle Mendès. La pièce est réservée aux débuts artistiques d'une femme du monde qui a versé un beau million de francs pour en avoir la primeur. Madame Rostand a donné cette semaine une lecture de l'œuvre de son mari ; c'est, m'assure-t-on, une sorte d'idylle tragique ou de tragédie idyllique, genre Tennyson. D'ailleurs, vous l'entendrez en Amérique, car Charles Froman en a acheté la propriété et destiné le rôle principal à Annie Russell.

Maintenant, je me clos.

*Comtesse
d'Huberville*

Mariage d'une Petite Princesse

(Etude historique)

LA cour de Savoie était en grand émoi le 15 septembre 1696.

La paix venait d'être enfin signée avec le grand roi, et par ce traité, la neutralité de l'Italie était garantie de part et d'autre, la France restituait au duc Victor-Amédée II, toutes les places qui lui avaient été enlevées depuis le commencement de la guerre.

Enfin comme gage de paix et d'alliance, le mariage de Marie-Adélaïde de Savoie avec Louis de France, duc de Bourgogne, petit fils de Louis XIV, était décidé. Le comte de Tessé, commandant de Pignerol fut chargé de négocier le mariage. Le contrat fut signé en la chapelle du château de Turin. La jeune princesse était âgée de onze ans moins trois mois.

Voilà d'après les rapports de Tessé, alors ambassadeur du roi de France, le portrait de Marie-Adélaïde :

"Petite plutôt que grande, moins belle que jolie, moins jolie que gracieuse ; les cheveux châtain-clair, le front bombé et trop haut, des yeux incomparables, le teint uni, agréablement nuancé de blanc et de rose, la bouche vermeille, les lèvres un peu fortes mais spirituelles, un peu trop fendues quand elle riait aux éclats ; le nez très fin, les dents blanchés et assez mal rangées, le menton trop long, ce menton autrichien qui lui venait de son arrière grand'mère, Anne d'Autriche ; un ensemble peu régulier, mais enjolivé par des mouvements adroits et par des manières avenantes."

Madame de Maintenon dans sa correspondance en donne un portrait identique et Madame de Sévigné dans une lettre à Madame de Grignan ne la dit pas jolie, mais "gracieuse et intelligente et tout à fait digne de s'asseoir sur les fleurs de lis."

Dès que le contrat fut signé, on la traita en petite reine. Son départ pour la France fut immédiatement fixé.

Quelles pensées ? quels rêves traversaient alors cette petite tête d'enfant au moment de quitter son pays, ses parents, sa grand'mère si affectionnée, qui avait été sa première institutrice, sa petite sœur Marie-Louise, la compagne de ses jeux ; car enfin elle allait

dire adieu à tout ce qu'elle aimait, à tout ce qu'elle avait de plus cher. — Certainement la pensée d'être un jour reine d'un grand pays la flattait beaucoup et devait lui donner du courage. Aussi jusqu'au dernier moment, fut-elle assez gaie ; elle consolait même sa sœur ; elle lui donna sa belle cage avec ses deux petits serins, elle lui recommanda d'en avoir bien soin, ainsi que de ses poupées ; mais il en fut une, Violaine, qui fit le voyage en France, au fond d'une caisse ; elle avait confié ce secret à Mlle Marquette, sa dame d'atours qui devait l'accompagner et celle-ci, n'avait osé refuser ce caprice à l'enfant qu'elle avait vu naître, qu'elle avait élevée et qu'elle aimait tant. A l'âge où nos enfants jouent encore à la poupée, ces filles de rois ou de princes savaient que leurs destinées s'agitaient dans les chancelleries et que vers douze ou treize ans au plus tard, il serait disposé d'elles sans qu'elles fussent consultées même pour la forme. — Elles acceptaient leur sort comme on accepte l'inévitable sans que l'idée d'une rébellion leur vint un instant à l'esprit. La princesse Adélaïde fut-elle au courant de ces négociations où durant trois années sa petite personne tint une si grande place ? Sut-elle que sa main était offerte tantôt au duc de Bourgogne, tantôt au roi des Romains, suivant que les nécessités de sa politique tournaient Victor-Amédée du côté de la France ou de l'Allemagne. — Si elle soupçonna les négociations qui étaient en cours entre Turin, Versailles et Vienne et si elle avait une préférence, cette préférence ne pouvait être que pour la France ; sa mère était demeurée si française et sa grand'mère, madame Royale n'avait jamais oublié cet heureux temps de sa jeunesse qui s'était écoulée à la cour d'Anne d'Autriche et les regrets qu'elle avait éprouvés de quitter cette France lors de son mariage avec son cousin Charles-Emmanuel. Elle qui s'était occupée de sa petite-fille jusqu'à lui donner ses premières leçons de lecture ou d'écriture, devait l'entretenir souvent de cette resplendissante cour de Versailles qui brillait alors d'un éclat sans pareil et probablement lui faisait-elle entrevoir qu'un jour elle pourrait en approcher.

MADAME SAUVALLE.

(A suivre)